

furent tout-à-fait perdues. Le départ subit de cette multitude d'individus, laissa un vide qu'il ne fut pas facile de remplir, sur-tout par une nation qui, ayant été depuis 700 ans accoutumée à la guerre et enflammée d'une ardeur martiale, avait appris dans ce long intervalle à mépriser tous les arts mécaniques et particulièrement ceux dans lesquels excellaient leurs antagonistes.

Les nombreux privilèges, et les immunités dont jouissent les *hidalgos* ou chevaliers, ont beaucoup contribué à confirmer ces préjugés héréditaires, au détriment du commerce. Ces nobles sont assis aux cours de justice, et placés près des juges. Jusqu'en 1784, leurs personnes, leurs armes et leurs chevaux ne pouvaient être saisis. On ne les envoie pas dans les prisons communes, mais ils sont enfermés dans des châteaux, où seulement dans leur propre maison sur parole. Ils ne sont pas pendus, mais étranglés, et cette opération est appelée *garrotar*, de *garrote*, petit bâton dont usent les charretiers pour tordre leur corde, et attacher leurs charges d'une manière plus fixe. On ne peut pas les mettre à la question; ils sont en outre exempts de différentes

taxes appelées *pechos pedidos*, *monedas*, *martiniegas*, et *contribuciones réales et civiles*, c'est-à-dire de tous subsides, charités et taxes personnelles ou taille payées par le bas peuple, et qui se montent à deux pour cent dans cette province, et dans d'autres à quatre.

Les *hidalgos* sont exempts de service personnel, excepté dans les endroits où est le souverain, et même alors ils ne peuvent pas être forcés à le suivre. La famille royale peut seule être logée chez eux. Enfin les femmes nobles portent à leurs maris et à leurs enfans tous leurs privilèges, de même que la fille aînée d'un noble titré transmet ses titres à sa postérité. La proportion des nobles dans le royaume de Grenade n'est pas considérable; car sur six cent cinquante-deux mille neuf cent quatre-vingt-dix habitans, il n'y en a que six mille neuf cent soixante-dix-neuf de nobles. Dans la province de Léon, qui a un peu plus du tiers de cette population, il y en a vingt-deux mille. Dans la province de Burgos, sur quatre cent soixante mille trois cent quatre-vingt-quinze habitans, cent trente-quatre mille cinquante-six possèdent les privilèges de la noblesse; et dans les Asturies, sur trois

cent quarante - cinq mille huit cent trente-trois habitans, près du tiers jouit de ces mêmes distinctions.

Les deux hautes cours de chancellerie en Espagne, sont à Valladolid et à Grenade. Le président de cette dernière me fit l'honneur de me communiquer l'état des différens bureaux et employés appartenans à cette cour et soumis à son autorité. Ils sont comme suit :

- 16 *Oidores*, ou juges civils.
- 8 *Alcaldes del crimen*, ou juges criminels.
- 2 *Fiscals*, ou avocats et solliciteurs généraux.
- 1 *Alguazil-Mayor*, ou grand-prévôt.
- 1 *Secretario*.
- 104 *Abogados*, ou conseillers.
- 12 *Relatores de la civil*, ou secrétaires lecteurs.
- 1 *Teniente-chanciller mayor*, vice-chancellier.
- 2 *Tesoreros de Penas de Camara y gastos de justicia*, ou trésoriers.
- 1 *Contador*, contrôleur comptable.
- 16 *Escrivanos de camara*, ou notaires.
- 6 *Relatores del crimen*, secrétaires rapporteurs au criminel.

- 5 *Escrivanos del crimen.*
 2 *Escrivanos mayores de hijos-dalgo.*
 8 *Porteros.*
 3 *Agentes de los fiscales.*
 40 *Receptores, pour recevoir les amendes.*
 32 *Procuradores, procureurs.*
 32 *Alcaldes de barrio, prévôts.*
Alcaldes de corte.
 11 *Alguazils de corte.*
 6 *Escrivanos de provincia.*
 1 *Repostero.*
 1 *Alcayda de la carcel de corte, geolier.*
 18 *Porteros.*

Le gouvernement municipal est composé d'un *corregidor*, vingt-quatre *regidores* et douze *jurados*, avec deux *alcaldes mayores*, un *alguazil-mayor*, trente *alguazils ordinaires*, trois *escrivanos de cabilda*, vingt-quatre *escrivanos del numera*, trente-deux *escrivanos reales*, un *alcayde de la carcel real* ou geolier de la prison royale. Toutes ces personnes sont de même soumises au président de la cour de la chancellerie.

Pendant mon séjour dans cette ville délicieuse, je fis plusieurs visites à D. Fr.-Antonio de Gardoqui, un des inquisiteurs en qui j'ai

trouvé de rares talens , beaucoup d'instruction et une humanité remarquable. Un soir que j'avais été en voiture avec lui et un de ses collègues prendre l'air au *paseo* ou promenade publique , l'archevêque me fit l'honneur de chercher à connaître mes sentimens, et me demanda très-plaisamment comment un ecclésiastique anglais, un prédicateur de l'hérésie, avait osé se hasarder à se mettre en voiture entre deux inquisiteurs ? Je lui répondis que lorsque j'avais eu l'honneur de dîner avec ces messieurs à la table de sa grandeur, je les avais examinés avec attention, et qu'ayant remarqué qu'ils mangeaient du *bœuf* et du *mouton* comme les autres hommes, j'avais conclu que je ne devais rien en craindre. Cette idée le frappa, il en rit de bon cœur, et m'assura que les inquisiteurs d'a-présent, étaient beaucoup plus doux que leurs prédécesseurs et se régalaient rarement de chair humaine ; mais, ajouta-t-il, ils ont quelquefois l'air affamés, car ils n'ont pas encore perdu entièrement le goût du sang.

Ceci est vrai ; car quoique le *Quemadero*, me parut négligé lorsque j'allai le voir, et qu'on le laissât tomber en ruines ; il n'y a ce-

pendant pas plus de huit ans que deux juifs et un turc y furent brûlés; et en 1726 l'inquisition fit saisir trois cent soixante familles accusées d'être secrètement attachées à la religion mahométane. Il est probable que l'accusation était vraie; car la cour d'inquisition, au milieu de toutes ses imperfections, est remarquable dans les soins qu'elle met dans la recherche des faits; on prétend même qu'actuellement il y a beaucoup de mahométans et de juifs en Espagne, les premiers dans les montagnes, les derniers dans toutes les grandes villes. Leur principal déguisement consiste dans un zèle plus qu'ordinaire pour se conformer à toutes les cérémonies extérieures de l'église, et certaines personnes soupçonnent non-seulement quelques-uns des membres les plus fanatiques du clergé, mais même de ceux de l'inquisition d'être juifs en secret.

Durant mon séjour à Grenade, j'eus l'occasion de voir un malheureux qu'on pendit pour vol et pour meurtre. Il avait reçu sa sentence de mort depuis douze mois et son exécution n'avait pas encore été ordonnée. Depuis ce moment il resta quelques jours sous la direction d'un prêtre qui le catéchisa, reçut sa confes-

sion, lui donna l'absolution, lui administra les derniers sacremens avec la bénédiction de l'église, et le laissa dans la pleine assurance qu'ainsi préparé il irait droit en paradis.

Ce triomphe de la charité chrétienne sur la saine politique est général et se voit dans toutes les parties de l'Espagne; avant qu'il soit permis aux ministres de la justice d'exécuter la sentence de la loi, les ministres de la grâce s'approchent du criminel pour lui administrer toutes les consolations de la religion et le délivrer de la crainte de la mort.

Au moment où j'entrais sur la *Plaza Nueva*, le pauvre malheureux était déjà la corde au cou sur une échelle, et le bourreau, placé sur une autre, se préparait à s'élaner sur lui; quelques heures après son corps fut enterré avec beaucoup de décence¹.

¹ L'usage, dans quelques villes d'Espagne, est de faire les exécutions dans la principale place où la foule se transporte avec ardeur, non-seulement le bas peuple, mais même les classes plus relevées, qui occupent les croisées des maisons dont la vue donne sur la place. Quelques mères même y mènent leurs enfans; et au moment où le bourreau s'élançait sur le coupable, elles leur donnent deux soufflets, pour mieux graver dans leur mémoire les conséquences funestes du crime.

Les environs de Grenade sont délicieux ; les promenades publiques sont agréables ; le pays d'alentour paraît bien cultivé. Me promenant un soir sur le chemin qui conduit à Malaga, je tournai à droite par le *Paseo de Jaraqui*, et je me trouvai au milieu des jardins qui fournissent le marché. On aurait pu se croire dans un forêt d'arbres fruitiers ; le terrain était couvert de toutes les espèces de végétaux qui croissaient avec vigueur. Chaque chaumière à une petite cour, ou un berceau formé par un treillis entièrement couvert de vigne, sous lequel le paysan et sa famille s'assemblent le soir pour se rafraîchir, tandis que les rossignols font entendre de toutes parts leur chant plaintif et doux. Il est inutile de dire que tous ces jardins sont abondamment arrosés.

Les deux promenades publiques les plus fréquentées sont, l'une sur les bords du *Xenil*, ornée de beaux ombrages et de fontaines d'une fraîcheur délicieuse ; l'autre plus agreste et plus romantique, située le long du *Daro*, rivière connue parmi les Romains sous le nom d'*Auro*, et ainsi nommée à cause de la quantité d'or que l'on trouve dans le sable qu'elle charrie.

Dans une de mes promenades près la Chartreuse, je découvris un bel échantillon de schiste, mêlé de fer et de mica blanc, avec de nombreux dodécaèdres de grenat, que le torrent avait charriés de plus haut; après avoir remonté environ un mille, en côtoyant le ravin, j'en trouvai incessamment davantage; et si un soleil brûlant ne m'avait pas forcé de me retirer, j'aurais cherché à découvrir la source d'où ils venaient.

Cette grande chaleur du soleil est très-utile à la production du nitre et aux manufactures de ce sel qu'on voit près de Grenade. Le gouvernement, qui emploie environ une centaine d'hommes pendant l'été, et vingt-six en hiver, retire par an trois mille quintaux de cette substance. Ici l'eau de lessive n'est pas portée par des hommes comme à Madrid; mais des tuyaux la conduisent à chaque filtre.

Les directeurs, pour se procurer l'espèce de terre convenable, observent les terrains qui, le long des haies, ont une apparence noirâtre le matin, de bonne heure, et qui, vers midi, deviennent noirs; ils prennent cette terre, et trouvent que celle sur laquelle on a mis beaucoup de fumier est la plus productive. Une

fois recueillie , elle sert pendant un temps infini , et quand elle a été de nouveau exposée à l'influence de l'air et du soleil , elle fournit autant de sel aux filtrations suivantes qu'à la première opération. Il n'y a dans les lieux où on trouve cette terre , ni pierre à chaux , ni craie , ni gypse ; et comme les cendres sont fort rares , on n'en met point au fond des filtres.

J'ai déjà considéré cette étonnante production sous le rapport du commerce , et je me croirais heureux si j'étais en état de discuter cet objet , avec succès , comme chimiste.

Ici mille questions se présentent en foule à l'esprit. D'où peuvent venir l'alkali végétal et l'acide nitrique dont cette terre est remplie ? Supposons que le premier soit originairement le résultat de la putréfaction , comment la terre , après avoir été lessivée et dépouillée par l'eau de tout l'alkali végétal qu'elle contenait , peut-elle en être de nouveau imprégnée par la seule exposition au soleil et à l'air , et d'où peut-elle obtenir cette source inépuisable d'alkali et d'acide combinés ? Et si nous réfléchissons qu'avec le nitrate de potasse on trouve constamment du muriate de soude , ou sel marin , en quantité considérable , on se demandera

d'où peuvent provenir l'alkali minéral et l'acide muriatique, non pas seulement une fois, mais lors de chaque exposition subséquente à l'air?

Il est bien connu que le vieux mortier produit six espèces de sel; car outre les deux espèces mentionnées ci-dessus, on y trouve les acides nitrique et muriatique combinés avec la magnésie et la terre calcaire; mais nous devons nous rappeler qu'on trouve à Añover et à Aranjuez du sel d'Epsom et du sel de Glauber, avec le muriate de soude et le nitrate de potasse, et chacun des premiers contiennent de l'acide sulfurique.

Ici se présentent de nouvelles questions. Quelle relation y a-t-il entre ces différentes substances, la craie, la magnésie et l'alkali minéral et végétal? Quel rapport pouvons-nous tracer entre les acides muriatiques, nitriques et sulfuriques? Et n'y a-t-il entr'eux qu'un principe commun d'acidité¹?

¹ Si quelque bon chimiste espagnol, M. Proust, par exemple, aidé des découvertes modernes, s'appliquait à rechercher la manière dont se forment naturellement ces différens acides et ces bases salifiables dans ces terres d'Espagne, qu'on ne fait qu'exposer à la simple influence

Cette question sera plus naturelle et plus intéressante, si nous considérons qu'en Angleterre, en France et en Espagne, les seuls pays où j'aie pu faire des observations, la craie est imprégnée d'acide sulfurique, et forme la sélénite, ou gypse, en proportion de la quantité de rayons solaires qui échauffent ces pays. Au moins est-il sûr que dans notre île nous avons beaucoup de craie et peu de gypse, et qu'en France ces deux substances sont abondantes; tandis qu'en Espagne il y a très-peu de craie et un grande quantité de gypse, particulièrement dans l'Arragon et dans les provinces méridionales. M. Bowles, savant naturaliste, qui a passé plusieurs années en Espagne, et qui l'a traversée dans tous les sens, nous assure qu'il n'y a jamais découvert le moindre vestige de craie¹; mais j'ai déjà remarqué un endroit où de l'air, il pourrait y puiser des données intéressantes sur la synthèse de ces substances réputées simples; substances dont la nature est souvent bien différente de ce qu'on la soupçonne, puisque nous voyons, par les dernières découvertes de M. Davy, que l'alkali minéral et végétal, deux substances qui se trouvent abondamment dans toutes les terres d'Espagne, sont deux métaux unis à l'oxigène.

¹ Introduction à l'Histoire naturelle d'Espagne, par Bowles, page 15.

j'en avais trouvé; j'en ai aperçu aussi dans le voisinage de Grenade, quoique je n'aie pas pu m'assurer exactement du lieu où elle est située. L'observation de M. Bowles est pourtant curieuse et digne d'attention. Il n'en a jamais rencontré; et moi, je n'en ai vu qu'à Carvera, ici, et à Piracente.

Les rapports entre la craie et le gypse me parurent évidens, dès que j'eus découvert dans la dernière substance du graviersiliceux, tel qu'on en voit toujours dans la craie. Cela prouvait clairement que cette craie était du gypse, qui avait perdu son acide sulfurique; ou que le gypse avait été craie, et avait fait cette acquisition. Je suis porté à adopter cette dernière hypothèse, et si elle est la véritable, nous demanderons d'où est provenu l'acide? La craie en était-elle impregnée, tandis qu'elle était encore couverte des eaux de l'Océan, ou bien cette acquisition a-t-elle été subséquente à cette grande révolution à laquelle j'ai fréquemment renvoyé? Si nous le supposons, et si nous sommes portés à chercher les principes d'acidité dans les rayons solaires, nous serons peut-être confirmés dans cette idée; la considération suivante, c'est que les chimistes mo-

dernes ont produit en abondance l'air vital ou déphlogistiqué, en exposant des végétaux verts dans de l'eau à l'influence du soleil, et qu'ils l'ont toujours obtenu en proportion de la quantité de lumière, ou en d'autres termes de la plus ou moins grande influence des rayons solaires; et outre cela, le salpêtre produit, par la distillation, la même espèce d'air, dans la proportion de douze mille pieds cubes pour une livre, et laisse l'alcali végétal séparé de l'acide ¹.

Si nous étions portés à croire, suivant les expériences du docteur Ingenhousz, que les végétaux émettent le jour de l'oxigène, et la nuit un gaz méphytique; si nous considérons que M. Cavendish produit de l'acide nitrique en combinant l'*air vital* avec le *méphytis* atmosphérique ou azote, dans les proportions de sept à trois, nous ne serions pas embar-

¹ Lors même que l'on accorderait que les rayons solaires peuvent développer le principe acidifiant ou oxigène, il resterait encore à expliquer où se trouve le soufre qui doit s'unir avec lui, pour former l'acide sulfurique. Au reste, nous devons remarquer ici que Townsend a écrit ce Voyage dans un temps où on commençait seulement à apercevoir ces belles découvertes des chimistes modernes.

rassés pour trouver la source intarissable d'où pourrait provenir l'acide.

On pourrait pousser plus loin ces conjectures; et en observant qu'une livre d'acide nitrique, distillé sur du mercure, rend dix-huit cent huit pouces cubes de gaz *nitreux*, et dix-neuf cent quatre pouces d'*oxigène*, nous serions confirmés dans l'idée que nous avons découvert l'origine si cherchée de l'acide nitrique.

On obtient le *gaz nitreux* des substances animales, simplement par la putréfaction, ou bien par la combinaison de l'air *inflammable* (gaz hydrogène) et de l'oxigène; car, ainsi que le remarque le docteur Priestley, dans les *Transactions philosophiques* du 27 novembre 1788: « Si on extrait l'air inflammable ou déphlogistiqué de quelque substance en contact avec l'autre espèce d'air, de manière que l'une doive s'unir avec l'autre dans ce qui peut être appelé son état naissant, le résultat en sera de l'*air fixe*; mais si tous les deux son complètement formés avant leur union, il en résultera du gaz nitreux. »

Ainsi, d'après les différens faits et obser-

uations que nous venons de citer, nous pouvons voir l'intime liaison, et les rapports qui existent entre le gaz inflammable, l'air fixe ou méphytique, et le gaz nitreux ; on voit que les deux derniers proviennent de la combinaison du premier avec l'oxigène, en quantité donnée ; tandis que s'il y a une plus grande proportion de ce dernier, nous obtenons l'*acide nitreux* ; et qu'il résulte de ces principes constituans que, dans les climats chauds, les substances animales produisent constamment un de ces gaz par leur putréfaction, tandis que les substances végétales produisent l'oxigène pendant le jour.

Il y a dans les environs de Grenade quelques plantations considérables de cannes à sucre, dont on a tiré, à ce que l'on m'a dit, un certain bénéfice pendant la guerre ; maintenant elles donnent de la perte. Quelques écrivains politiques se sont affligés du dommage qu'a occasioné à l'Espagne l'abandon de cette branche d'agriculture, jadis si florissante, comme si quelque source fertilisante eût été tarie ou détournée de son cours ordinaire. Ils voudraient que leur pays produisit toutes les choses dont il a besoin, et devint

par-là plus riche et plus indépendant. Mais ils oublient les bénéfices que procure le commerce, et les avantages qui résultent de cette échange de différentes marchandises, lorsque chaque nation cultive et produit ce qui est le plus adapté au local, à la situation, au sol, au climat et au génie de ses habitans. Ainsi dans le voisinage de Grenade, la terre destinée aux cannes à sucre produirait de bon blé; et dans le cas où il serait impossible d'avoir ces deux productions à la fois, il s'agit de savoir laquelle est la plus profitable.

Je remarquai dans mes excursions autour de la ville, que tous les moulins avaient des roues horizontales. Elles sont adaptées à la nature du pays, et en tout elles lui conviennent mieux que les verticales.

Je trouvai que le genre de la société à Grenade était à peu près le même que dans d'autres villes de l'intérieur, où les manières des habitans ne sont point changées par leurs communications avec les étrangers. La matinée est employée, soit aux affaires pour ceux qui en ont, soit, après la messe, à aller faire des visites aux dames. On dîne de bonne heure, et on mange, suivant l'usage espagnol,

la *olla* avec la *sopa*, et différentes espèces de viandes bouillies dans de petits vases de terre ; mais aux tables du président et de l'archevêque, l'on a adopté la cuisine française. Après dîné on fait la *siesta*, et dans la soirée on va au *paseo*. Lorsque la nuit vient, on se rassemble à la *tertulla*, ou assemblée du soir, et on s'y amuse ordinairement à jouer aux cartes.

Quant à la morale, les habitans de Grenade ressemblent beaucoup au reste des Espagnols; les moines sont extrêmement corrompus, et les femmes ne manquent point d'amans pour encenser leurs charmes. Cependant je dois leur rendre la justice d'observer que, d'après ce que dit le père Porro, fameux confesseur, un grand nombre n'a pas été gâté par les manières des temps actuels, et se distingue non seulement par la forme, mais par le fond de leur religion. « Celles-là, dit-il, ne sont point accessibles aux étrangers ; silencieuses et retirées, à peine peut-on les voir ou les entendre, et par conséquent, ajoute-t-il, un étranger parcourant le pays, court le danger de se tromper dans le jugement qu'il forme, s'il se hâte trop de tirer ses conclusions ».

Lorsque je fus prêt à quitter Grenade, mon bon ami D. Antonio de Gardoqui, l'inquisiteur, m'envoya un jambon, du chocolat, et six bouteilles de vin vieux, comme un fonds de provision pour mon voyage.

On compte cinquante lieues de Grenade à Carthagène; je payai pour une bonne mule qui devait m'y conduire, deux cents réaux, ou à peu près quarante schellings (50 fr.), ce qui faisait cinq schellings (6 fr.) par jour, sans payer le retour, parce que la mule appartenait aux *corsarios*, ou charretiers publics.

VOYAGE**DE GRENADE A CARTHAGÈNE.**

Nous quittâmes Grenade le jeudi 26 avril. Près de la ville, les montagnes sont cultivées et couvertes de vignes; mais plus on avance, et plus le chemin devient sauvage et inégal, couvert de rochers élevés, raboteux, nus, et pelés. Les plaines intermédiaires sont abandonnées au jonc, appelé *spart* (*Stipa tenacissima* L.), au *Quercus coccifera*¹, au genevrier, et à quelques misérables chênes-verts.

La roche est principalement schisteuse, souvent recouverte de pierre calcaire; et sa surface est remplie de veines considérables de quartz blanc, qui semble avoir été formé dans le schiste.

Nous vîmes plusieurs croix funèbres sur ces hautes montagnes, mais aucune n'était récente, car la police y étant bien établie, et

¹ Chêne-vert du Kermès.

les lois mises en vigueur, on parle très-peu de vols, et depuis vingt ans il ne s'y est pas commis de meurtres.

Après avoir fait environ six lieues, nous arrivâmes à un village nommé *Diezma*, situé au milieu des montagnes, et qui contient environ cent soixante-dix familles.

Comme je n'avais pas mangé de tout le jour, je me hâtai d'aller à la boucherie pour voir ce qui s'y trouvait. J'y appris le prix des denrées; le mouton se vendait ordinairement douze quartos (15 c.), le bœuf huit, 2 pences 1 fart. (10 c.) la livre de seize onces; le pain coûtait six quartos et demi (8 c.); je payai le vin trois quartos (4 c.) le quartille. Mais malheureusement on ne pouvait avoir ni bœuf ni mouton; et pour combler la mesure de mon infortune, je ne pus obtenir à la *posada*, ni lit, ni même une chambre: que faire? le jour baisait, il commençait à pleuvoir. Je cherchai l'*alcalde*, mais on ne pouvait le trouver. Après beaucoup de courses inutiles, je le rencontrai qui revenait des champs; et après un compliment fort court, je lui présentai mon passe-port; ce fut inutilement, car il ne savait ni lire ni écrire. Nous allâmes à la recherche de l'es-

crivano, mais il n'était pas chez lui. Enfin cependant nous trouvâmes un paysan qui avait appris à lire et à écrire. Le passe-port fut produit, et scrupuleusement examiné. Il requerrait que je fusse pourvu de *toutes choses nécessaires*, à un prix raisonnable. L'*alcalde* ayant écouté la lecture avec attention, me demanda ce que je souhaitais qu'on me donnât. Je répondis un lit. — Un lit ! il n'est pas question d'une chose pareille dans le passe-port. — Mais si monsieur veut bien remarquer l'expression de *toutes choses nécessaires*. — Non, non, un lit n'est point *nécessaire* au voyageur, il peut fort bien s'en passer. Je lui dis avec la plus grande humilité, que je m'en remettais à *sa miséricorde* pour juger de la signification du passe-port, et je commençais à me retirer tranquillement, lorsqu'il parut rentrer en lui-même et ordonna qu'on me fit un billet de logement.

Je me rendis avec ce billet à la chaumière qui m'était destinée ; j'y trouvai un lit étendu sur le plancher ; et je m'y reposai sans souper, n'ayant eu pour toute nourriture dans la journée entière que quelques œufs, et faute de tire-bouchon, pas d'autre vin que celui que

pouvaient me procurer les vignobles d'alentour.

Le lendemain matin, les bonnes gens de la maison préparèrent mon chocolat; et lorsque je pris congé d'eux, il n'y eut pas moyen de leur faire accepter quelque chose pour le lit qu'ils m'avaient fourni.

Depuis *Diezma*, nous commençâmes à descendre, et arrivâmes bientôt dans une plaine très-vaste, bornée au midi par les montagnes de la *Sierra-Nevada*. Son sol est fertile; mais elle est trop éloignée de toute habitation pour être cultivée, et elle est par conséquent abandonnée au *spart*. De cette plaine, nous continuâmes à descendre le long d'un large et profond ravin, dans lequel on voyait plusieurs couches horizontales de roche, séparées les unes des autres de dix ou quinze et même vingt pieds, par des lits d'argile, de sable et de gravier. Après avoir quitté le ravin, nous arrivâmes à un petit village appelé *Parillena*, enfermé par de hautes montagnes, composées des mêmes substances, avec quelques lits de gravier pur. Ici, la plupart des habitations sont de simples excavations faites dans la terre.

Nous arrivâmes de nuit à *Guadix*, après

avoir fait, à ce que j'estime, douze lieues, ou environ cinquante milles, depuis Grenade.

Tout le long de la route, sur la droite, du côté de la *Sierra*, le pays a l'aspect le plus singulier; il ressemble à l'Océan orageux, et les pointes innombrables des montagnes semblent avoir atteint ce qu'on peut appeler leur état de tranquillité; elles ne sont plus tourmentées, lavées et ravagées par les terribles pluies et les torrens du printemps; elles sont maintenant protégées par les herbages qui les couvrent et nourries par les mêmes pluies qui anciennement les rongèrent; aussi offrent-elles dans cette saison une délicieuse verdure.

Il est évident que la formation de ces montagnes est d'une date récente et subséquente à l'arrangement général qui eût lieu quand les couches horizontales, couvertes depuis des siècles par les eaux de l'Océan, furent laissées à découvert, et devinrent la portion habitable de notre globe. Il paraît que dans ce temps le pays entier était une plaine étendue; mais qu'étant composée de matériaux peu solides, et sujette à des pluies fréquentes et très-violentes, elle fut bientôt déchirée par de petites fissures, qui devinrent des ravins profonds, jus-

qu'à ce que les angles des hautes montagnes étant brisés, furent emportés par les eaux; alors la plaine se trouva couverte de montagnes, dont les sommets pointus sont, comme on peut l'observer, tous à la même hauteur.

L'élévation de cette contrée est si grande, et l'influence des montagnes voisines couvertes d'une neige éternelle est telle, que les vignes n'y donnaient encore aucun signe de végétation; tandis qu'à Malaga, dix-huit jours auparavant, elles étaient couvertes de feuilles et de grappes.

Guadix, située au pied de la *Sierra-Nevada*, est une ville considérable et le siège d'un évêque. Elle est divisée en cinq paroisses et contient huit mille trois cent quatorze habitans; et sept couvens, cinq pour des moines, et deux pour des religieuses. A l'entrée de la ville est l'*alameda*, ou promenade publique, bien plantée et remarquable par sa propriété.

La cathédrale offre trois ordres d'architecture, le corinthien, le composite et l'irrégulier. La façade en est singulière, mais jolie; l'intérieur est d'ordre dorique et corinthien. Le marbre des environs de cette ville, est très-

beau et de couleurs variées : rouge, gris, blanc et vert.

Il y a quelques manufactures où on travaille le chanvre, le lin et la soie; mais la position de cette ville est loin de leur être favorable. L'article le plus renommé de son industrie, étant les couteaux de poche, le premier soin de mon guide fut d'en acheter un; le lendemain, lorsque nous partîmes pour continuer notre voyage, il me le montra. La lame avait seize pouces de long, et lorsqu'elle était sortie, un ressort très-fort l'empêchait de se refermer. Quoique ce fût le premier couteau de cette espèce que j'eusse vue, mon imagination me suggéra tout de suite l'usage auquel il était destiné. Mon guide, après avoir montré son arme, commença à la brandir; puis se supposant soudainement attaqué par quelqu'un armé d'un couteau semblable, il se baissa en avant, plia les genoux, et tint de la main gauche son chapeau devant lui, en forme de bouclier, tandis que de la main droite il empoignait fortement le manche de son couteau et en dirigeait la pointe en haut; ainsi préparé, et jetant un regard furieux à son antagoniste supposé, il s'élança en avant, et paraissant avoir

reçu dans son chapeau le coup de son ennemi, il lui donna le coup fatal, qui devait entrer dans le bas-ventre, et percer dans un instant le malheureux de part en part.

Ces couteaux sont sévèrement défendus : mais malheureusement les coutumes anciennes sont trop puissantes contre les lois humaines, sur-tout dans un pays où les passions sont si aisément enflammées, et où, d'après la marche des procédures juridiques, les lois doivent être extrêmement faibles. Nous avons déjà remarqué que nulle enquête ne peut être prise que par les *escrivanos*, et nul jugement ne peut être prononcé que d'après leurs procès-verbaux. Mais comme à présent, ces officiers sont ordinairement pauvres, et quelquefois dénués de principes, ils peuvent, sans beaucoup de difficultés, se laisser persuader de changer la nature d'un procès et le rendre à leur volonté blanc ou noir. Les assassinats sont fréquens, parce qu'ils restent impunis; et comme les lois offrent peu de sécurité, il est de l'intérêt de chaque particulier d'être armé pour sa défense. C'est dans cette vue seulement qu'un Espagnol se procure l'arme redoutable dont j'ai parlé; mais une fois sa colère

provoquée, ses vues changent, et ce qui était destiné pour se défendre, devient l'instrument de la perfidie, de la malice et de la vengeance.

Ce pays élevé offre peu de marques de culture, quoique des parties considérables de terres que nous avons traversées m'aient paru bonnes et susceptibles d'être arrosées. Les productions naturelles sont les pins, le genévrier, le savinier, le romarin, et d'autres herbes aromatiques, le genet d'Espagne, et le *passerina hirsuta* ¹, mais principalement le *spart*.

Tandis que nous traversions ces montagnes, dont les sommets couverts de neige se perdent dans les nuages, nous vîmes plusieurs troupeaux de chèvres, dont quelques-uns étaient nombreux, un entr'autres en contenait cinq cents; mais nous n'aperçûmes pas un seul mouton. En avançant, nous rencontrâmes neuf chariots et une longue suite d'ânes chargés de lin; ils allaient à Grenade. Celui de ces ânes qui marche le premier, est toujours distingué des autres, et ne permet jamais à aucun de ses confrères de prendre sa place.

Les charretiers et les âniers étaient tous

¹ Passerine velue.

réunis, et assis sur l'herbe devant la porte d'une *venta*, ou auberge solitaire; ils mangeaient pour leur dîné des escargots apprêtés avec du riz. Lorsque nous approchâmes, l'un d'eux se leva respectueusement et nous offrit de partager leur repas ¹. Nous refusâmes leur offre, tout aussi respectueusement, et continuâmes notre route jusqu'à une autre *venta*, distante d'environ quatre lieues de Guadix.

J'eus l'occasion d'observer près de cet endroit les couches des roches, et je les trouvai composées d'un mélange de quartz, de silex, de schiste et de gravier calcaire, toutes arrondies comme par l'action de l'eau.

Le *trillo* était le plus petit de tous ceux que j'avais vus; et au lieu de cailloux, il était garni de quarante barres de fer pour couper la paille.

Peu après avoir quitté cette *venta*, nous commençâmes à descendre le long d'un *ba-*

¹ C'est un usage général en Espagne d'offrir de partager ce que l'on mange avec les personnes présentes; de même toutes les fois que quelqu'un regarde votre habit, ou tout autre objet, vous devez lui dire : *Es a la disposicion de vuste*. « Cela vous appartient ». Ce sont de simples politesses d'usage, qui ne tirent nullement à conséquence.

ranco ou ravin, et nous entrâmes, avec la plus vive satisfaction, dans la riche vallée de *Baza*, où cependant les vignes ne commençaient pas même à pousser.

On dit que *Baza* contient six mille cinq cents familles. La cathédrale est à peine digne d'attention; les orgues, à la vérité, y sont grandes et belles, mais le grand autel est antique et dénué de goût.

Au-dessous de la ville, est une plaine étendue et bien arrosée. Le sol est très-blanc; et quoique singulièrement fort, on le laboure avec une charrue qui n'a ni coùtre, ni oreilles, ni versoir; cependant le blé paraît passablement bon, mais le seigle est très-mauvais. On se sert de mules pour labourer.

Depuis cet endroit, on monte pendant près de deux lieues, toujours en traversant la même plaine, bornée de toutes parts par ces montagnes de neige. Nous découvrîmes que dans cette étendue de pays, d'environ trente milles en circonférence, la roche est du gypse, et que c'est de là que vient la blancheur du sol dans la plaine qui est au-dessous. Les couches paraissent être horizontales, et plusieurs d'entr'elles sont entièrement composées de doubles

cristaux de sélénites lenticulaires comme ceux de Montmartre, près Paris. Le nitre est singulièrement abondant dans toute l'étendue de cette contrée gypseuse.

Le samedi soir, 28 avril, nous arrivâmes à *Callar de Baza*, misérable village, avec plusieurs habitations creusées dans la roche gypseuse. Le lendemain, avant de le quitter, nous fûmes obligés d'aller à la messe.

J'observai que la chapelle n'était pas assez grande pour contenir tous les assistans. Plusieurs restèrent dehors, où ils ne pouvaient ni voir officier le prêtre, ni entendre sa voix. Cependant, lorsque le son d'une petite cloche parvint jusqu'à eux, ils se frappèrent la poitrine; et après avoir fait le signe de la croix, leurs dévotions furent faites pour la journée. Etant libres de passer le reste du jour comme ils le voudraient, les uns s'amusèrent à des jeux et à d'autres passe-temps; d'autres travaillèrent à leur jardin, et quelques-uns allèrent à la charrue.

La petite vallée qui produit les subsistances de ce village, a environ un quart de mille en largeur; elle est entourée de montagnes arides de gypse; et quoique bien arrosée, et par con-

séquent fertile en lin , en chanvre , en blé et en vin dans les endroits élevés , sa population est trop considérable relativement à l'étendue des terres susceptibles de culture.

En voyant un pays aussi fertile , mais aussi resserré , je fus frappé tout de suite de l'idée que la race humaine qui , dans le principe , et tant que le nombre des individus est encore borné , peut vivre dans l'affluence , augmente continuellement , jusqu'à ce qu'elle se balance avec la quantité de subsistance qui lui est nécessaire. Dès ce moment deux causes se combineront pour régler le nombre des habitans. S'ils continuent ensuite à s'accroître , une fois qu'ils auront passé les limites naturelles de la population , ils souffriront et seront misérables. Si dans ces circonstances , en voyant la plupart des pauvres nus et affamés , on ordonnait mal à propos qu'aucun individu dans la communauté n'eut à souffrir , et que tous eussent de quoi se nourrir et se loger , n'est-il pas clair qu'on voudrait l'impossible , et que tous les efforts qu'on ferait pour soulager les malheureux , ne serviraient qu'à donner plus d'extension à la misère humaine.

Ce sujet est extrêmement intéressant , et

mériterait d'être discuté à fond; c'est ce que j'ai fait ailleurs dans une dissertation sur nos loix pour les pauvres, et souvent dans cet ouvrage, lorsque l'occasion s'est présentée; je m'en tiendrai pour le moment à cette légère observation.

Nous ne fîmes que tourner pendant trois ennuyeuses lieues depuis Callar de Baza, jusqu'à Vertientes, au milieu de montagnes couvertes de romarin et d'herbes aromatiques, mais sur-tout de spart, et de quelques pins épars. Nous ne vîmes point de moutons. Tout le pays est rempli de chèvres. Nous en admirâmes un troupeau de deux mille, toutes blanches comme du lait, qui cherchaient leur nourriture entre les rochers, et étaient dispersées sur le penchant d'une haute montagne.

En approchant du *puerto*, ou passage, nous observâmes quelques moutons parmi les chèvres, et des troupeaux de cochons qui se nourrissaient au tour des chênes-verts disséminés çà et là.

Vertientes, ainsi nommé à cause de la séparation des eaux, contient vingt-cinq familles; *Contador*, qui est à quelque distance, en contient vingt de plus.

Au delà de ce passage, la vue s'agrandit et s'étend à mesure que l'on descend de ces contrées élevées, où les eaux se divisent; une portion va dans le Daro, ou le Xenil, et de là dans le Guadalquivir, qui se jète dans l'Océan; tandis que l'autre, dont le cours est moins prolongé, se précipite avec le Guadalentin dans la mer Méditerranée, près de Carthagène. A mesure que nous descendions, la végétation paraissait se ressentir de l'influence d'un soleil plus chaud; le terrain devenait plus fertile et toutes ses productions paraissaient plus vigoureuses. Le spart, qui, dans ces régions élevées pouvait à peine se distinguer de l'herbe, devient si long dans les régions plus basses, qu'il rampe à terre. Les vignes commençaient à pousser, l'alouette gazouillait dans les airs, et dans une vallée immense les champs promettaient de toutes parts les plus abondantes récoltes.

A une lieue de *Vertientes*, ou suivant l'expression de mon guide, *après avoir fait une lieue aussi longue que le carême*, on trouve *Chirivel*, village qui contient cent cinquante maisons, et qui, avec quatorze autres comprenant tout le pays environnant, et un tiers



de la dîme, est la propriété de la duchesse d'Alba. On n'a ici ni bœuf ni mouton ; la chair de chèvre se vend pour 10 quartos, ou $2 \frac{11}{16}$ pences (24 c.) la livre de 16 onces ; et le pain 2 quartos et demi, ou $\frac{45}{64}$ d'un pence (4 c.).

Nous descendîmes ensuite pendant trois lieues le long d'un large ravin creusé par un torrent, et enfermé par de hautes montagnes et des rochers raboteux de schiste, jusqu'à *Velez el Rubio*, où le pays s'ouvre de nouveau et la vallée s'élargit. Cette ville contient, dit-on, trois mille familles avec un seul couvent et une belle église, bâtie par la duchesse d'Alba, à qui appartiennent la ville et les terres qui sont autour.

La *posada* à une apparence magnifique, et peut, comme auberge d'Espagne, passer pour commode ; mais quand on considère toutes les dépenses que la duchesse a faites pour l'avantage du public, on trouve qu'elle aurait pu faire quelque chose de plus pour la commodité des voyageurs. Les chambres destinées pour les recevoir sont d'une bonne dimension et communiquent par une galerie spacieuse ; mais tout le rez-de-chaussée est abandonné aux charretiers, et consiste en une petite cui-

sine, avec un grand magasin destiné à contenir les charges des mules, à recevoir et à loger les charretiers. Leurs cris et leurs chants qui raisonnent dans toute la maison, par le moyen de la longue galerie, sont insupportables; et comme la cuisine est toujours ouverte, ils se pressent sans cesse autour du foyer pour se procurer leur soupé, et ils ne laissent pas le loisir à la maîtresse de la *posada* de penser à ses autres hôtes. La ville est commandée par un château qui jadis était fort, mais qui tombe en ruines.

Au sortir de Velez, on traverse une plaine ouverte et fertile; elle s'étend jusqu'aux limites qui séparent les royaumes de Grenade et de Murcie. Ici l'aspect change, et au lieu d'un pays uni, riche en grains et parsemé d'arbres fruitiers, on n'aperçoit plus que des montagnes nues, sauvages et arides, servant de repaires aux loups, et couvertes principalement de spart.

On avait bâti sur le sommet d'un roc aride et schisteux, un château appelé *Xixena*, pour garder ce passage; c'était jadis une place forte, et ses ruines ont encore une apparence respectable.

En approchant de *Lorca*, nous dépassâmes de nombreuses bandes d'ânes¹, chargés de bois de sapin fendu et destiné pour brûler; nous observâmes le tamarisc et le laurier rose (*nerium oleander*), qui étaient très-abondans.

Après avoir passé trois jours dans ces régions élevées, où nous avons toujours eu la neige en vue, et où nous étions exposés à la rigueur du froid de l'hiver, nous trouvâmes, en descendant dans la plaine, la transition subite à la chaleur de l'été, plus frappante qu'agréable. Nous ne fûmes pas plutôt arrivés près de *Lorca*, que nous remarquâmes une multitude d'hirondelles, et en entrant dans cette ville, nous fûmes assaillis par des myriades de mouches. Les montagnes étaient dénuées de toute végétation, tandis que plus bas les paysans étaient occupés à moissonner.

Il faut avoir fait le chemin de Grenade à *Lorca*, pour en bien connaître toutes les fatigues. La nourriture y est mauvaise, et les

¹ On est dans l'usage, dans cette partie de l'Espagne, de fendre les narines des ânes destinés à voyager, pour leur faciliter, dit-on, la respiration qui, autrement, serait gênée, et les ralentirait dans leur marche.

gites sont pires. J'avais à la vérité pris la précaution d'emporter avec moi, ou plutôt mon ami l'inquisiteur avait eu la bonté de me donner un jambon et six bouteilles de bon vin; mais cela me fut assez inutile; car malheureusement le jambon n'avait été ni trempé ni cuit, et dans toute la route, et même dans toute l'étendue de pays entre Grenade et Carthagène, on ne put pas trouver un vase assez grand pour l'y faire bouillir, ni aucun ustensile plus profond qu'une poêle à frire. A Callar de Baza, j'avais dit qu'on le préparât, et un voyageur qui m'avait joint sur la route avait recommandé qu'on le fit bouillir dans du vin. Je donnai mes ordres en conséquence et payai le vin; mais le lendemain matin lorsque je voulus en couper quelques tranches je le trouvai cru, et en l'examinant, il se trouva que mon jambon n'avait été que quelques heures sur un très-petit feu, dans la poêle où l'on frit les œufs. Mon vin me fut également une source perpétuelle d'embarras, car je n'avais point de tire-bouchon; je ne pus me procurer une fourchette pour essayer d'y suppléer, et il n'y avait pas moyen de l'enfoncer dans la bouteille; cependant avec de la patience, et au

moyen d'un canif, je me tirai de cet embarras.

La première nuit de mon voyage j'eus le bonheur de m'arrêter dans un village, où mon passe-port put me procurer un lit; mais comme la nuit suivante nous logeâmes dans une *venta*, je n'aurais point eu cette ressource, si de bonnes bohémiennes n'avaient pas mis leur lit sur le plancher pour me céder leur place; il est vrai qu'elles le refusèrent d'abord; cependant me voyant faible et malade, elles eurent compassion de moi, et cédèrent de bonne grâce leur lit, en se réservant cependant la chambre où il était; mais à Lorca, un bon soupé et un bon lit me firent oublier toutes mes fatigues.

Lorca est une grande ville située sur les bords du Guadalentin, elle renferme neuf paroisses et 21,866 habitans, huit couvens d'hommes et deux de femmes. Elle avait naguère des manufactures de toiles, détoffes de soie et de laine; mais elles tombent en décadence. Si l'on exécutait le projet d'un canal qui, traversant le pays, formerait une communication avec Carthagène, le commerce renaîtrait et l'agriculture reprendrait une nouvelle vigueur

par l'arrosement de plus de trois cent mille acres de bonnes terres; car tel est l'effet de l'humidité dans ce climat brûlant, que dans une saison pluvieuse, des fermiers ont recolté cent pour un de leur blé.

Les usines pour faire le salpêtre sont très-grandes et semblent être conduites de manière qu'elles consomment très-peu de combustible.

Je fus enchanté des promenades publiques; elles ressemblent au parc d'Oxford, mais elles sont sur un plan plus étendu et plus beau parce que les champs de blé qu'elles renferment sont bien arrosés. Là les habitans se rassemblent tous les soirs pour prendre de l'exercice, et pour jouir de la société, à l'ombre des arbres élevés. La place de la parade pour la milice est spacieuse, et après le soleil couché elle offre une promenade agréable.

Les couvens les plus dignes d'attention sont ceux de *San-Iago*, *Santo-Domingo* et de *la Merced*. L'intérieur de la grande église n'a rien de remarquable, si ce n'est un mandement très-curieux de l'évêque et du doyen, qui accorde quarante jours d'indulgences chaque fois qu'un pénitent dira un *ave Maria* et un *Pater noster* à six saints qui sont nommés,

pourvu que ce soit au bénéfice des âmes du purgatoire. La façade de cette église est élégante, les colonnes sont nombreuses, et l'architecture est d'ordre corinthien et composite. Tous les criminels y trouvent un asile.

Un vieux château, bâti sur le bord d'un rocher élevé, était jadis un signe de dépendance, ou un objet de terreur; à présent on le regarde avec indifférence.

Après avoir quitté la ville et traversé la plaine, nous fîmes attention au labourage. La terre est forte, les charrues sont les mêmes que celles que j'ai décrites dernièrement, et l'on se sert de deux ânes pour les conduire. Combien ne doit pas paraître étonnante l'influence du soleil, puisque, malgré les défauts si visibles de l'agriculture, les champs arrosés produisent cent fois la semence.

Nous remarquâmes près de la ville beaucoup d'oliviers et de mûriers; et nous vîmes aussi de nombreux troupeaux de moutons, sans apercevoir de parc pour les renfermer. Les bergers étaient suivis de gros chiens, armés de colliers garnis de pointes, d'où je conclus qu'il y avait des loups dans ces montagnes.

Mon guide me parla de quelques mines de plomb et de cuivre, qui étaient dans le voisinage, mais je n'eus pas l'occasion de les visiter; cependant je vis clairement par la nature des montagnes, qu'elles devaient abonder en minéraux.

Plus nous nous éloignâmes de Lorca, plus nous perdîmes de vue toute espèce de culture; nous gravâmes au milieu de montagnes couvertes de spart et de quelques végétaux agréables à la vue; les principaux étaient le *spartium* ou genet d'Espagne, le laurier rose (*nerium oleander*), dans quelques endroits abrités, la *passerina hirsuta* et beaucoup de cistes charmans.

Le sol est blanc et contient du gypse; mais la roche des montagnes, à droite et à gauche, paraît être schisteuse. On peut recueillir du nitre en abondance et a peu de frais, soit sur les montagnes, soit dans la plaine.

Les paysans portent ici des culottes courtes et des bottines qu'ils appellent *alpargates*¹, faites avec des tiges de spart. Un homme

¹ Les *alpargates*, ou espèces de sandales, faites en cordes de fil ou de spart, ne sont autre chose que de grosses semelles de corde avec une partie relevée, où

peut en faire deux paires par jour , et en use une en quinze jours ; cet article de sa toilette lui coûte environ douze schellings (14 francs 40 cent.) par an , tandis qu'à Grenade , ou les souliers sont faits avec des cordes , et coûtent trois réaux (75 cent.) , une paire dure trois mois ; de sorte que la dépense de la chaussure ne s'y élève qu'à deux schellings et quatre pences (3 francs) par an.

Après avoir fait six lieues nous arrivâmes à un village appelé *la Penilla* , composé d'une cinquantaine de chaumières éparses. Il est situé sur une langue de terre très-élevée , entre les vallées de *Lorca* et de *Camponubla*. Le sol en est calcaire et produit en blé huit pour un. Quelques mures , olives , figues et poires sauvages montrent , par leur végétation vigoureuse , combien le pays serait fertile s'il était bien cultivé.

Ce pays est très-sain ; on n'y aperçoit aucune apparence d'eaux stagnantes ; les sources sont à plus de cent pieds au-dessous de la surface de la terre , et les habitans sont renommés pour être exempts de toute fièvre tierce et entre d'un côté la pointe du pied , et de l'autre le talon , et qui sont attachées avec des petites cordes de la même nature que l'*alpargate*.

putride, tandis que dans les vallées on en souffre extrêmement.

Il n'y a ici aucun grand propriétaire, ni *vinculo*, comme ils les appellent; c'est-à-dire, que les propriétés sont libres et non substituées. Rien ne leur manque donc qu'un marché pour exciter leur industrie.

Nous quittâmes *la Penilla* à six heures du matin, et traversant une contrée unie, enfermée entre de hautes montagnes, nous arrivâmes au passage ou col, et de là nous descendîmes pour entrer dans la vallée de Carthagène. Après avoir dépassé le sommet de la montagne, nous perdîmes de vue la pierre calcaire pendant près d'une lieue, et nous trouvâmes du schiste; mais nous laissâmes ensuite cette pierre et retrouvâmes encore la pierre calcaire, tandis que tous les rochers les plus élevés sont évidemment de schiste. Près du sommet se trouve une *noria*, dont l'eau est à dix pieds de la surface du sol.

Nous arrivâmes à Carthagène, le mercredi 2 mai, vers le milieu du jour; j'y fus reçu de la manière la plus hospitalière par la famille de M. Macdonell, négociant Anglais, établi dans cette ville.

CARTHAGÈNE.

CARTHAGÈNE occupe le penchant d'une colline, et la petite plaine qui est entre le coteau et le port. Cette ville est protégée au midi et à l'ouest par de hautes montagnes et des rochers arides, mais elle est ouverte du côté du nord et communique à l'est avec une vallée étendue.

Cette vallée, comme nous l'avons vu, est séparée de la plaine de Penilla par une chaîne de collines qui est une continuation des montagnes dont j'ai parlé précédemment; tandis qu'au nord, une autre chaîne de montagnes la sépare de la vallée de Murcie.

Un château situé sur le sommet de la colline, commandait autrefois la ville; maintenant il commence à tomber en ruines; mais on a élevé sur les hauteurs voisines des ouvrages considérables pour défendre le port, ainsi que les arsenaux et les bassins.

La population est, dit-on, de 60,000 âmes distribuées en 15,000 familles.

Les rues sont larges et les maisons commodes : elles ont généralement des toits plats, ce qui, dans un climat comme celui-ci, procure une grand agrément aux habitans, en leur offrant une retraite où, après le coucher du soleil, ils peuvent se ressembler pour jouir de la brise rafraîchissante; et comme la saison des pluies est très-courte, ces toits sont suffisans pour protéger l'intérieur des maisons contre l'humidité. La nouvelle place pour la parade, qui s'étend de l'est à l'ouest à la tête du port, et qui est vis-à-vis de son entrée, est construite sur un plan régulier; et comme on à été obligé d'enlever un rocher considérable de schiste pour faire place à cette longue suite d'habitations, on à creusé sous chaque maison d'excellentes voûtes pour l'usage des négocians. A l'extrémité de cette place est l'hôpital royal, grand établissement destiné à recevoir les malades de l'arsenal de marine et ceux de l'armée, ainsi que les *presidarios* ou criminels condamnés aux galères, qui sont réduits en Espagne au plus bas degré de servitude.

La cathédrale, misérable édifice, est à présent très-dégradée; et comme le siège de

l'évêque a été transporté à Murcie, elle est devenue une église paroissiale.

Aucun des couvens ne me parut digne d'attention; mais le nombre de ceux destinés aux hommes est vraiment remarquable; car sur neuf, huit sont pour eux. Je ne pus pas parvenir à apprendre par quelle raison on a ainsi négligé de songer aux femmes qui, par l'isolement auquel elles sont exposées comme orphelines ou comme veuves, ont le plus besoin d'un semblable asile, et qui, par leur nature, sont plus propres aux occupations paisibles et dévotes du cloître.

J'aurais voulu visiter l'arsenal de la marine; mais lorsque je quittai Madrid, sachant que je trouverais à Carthagène M. Macdonell, je négligeai de demander des lettres de recommandation; et faute d'un ordre de la cour, je ne pus pas y être admis. J'ai cependant d'autant moins regretté ce contre-temps, que j'avais visité les arsenaux de Cadix, et qu'on peut voir très-distinctement celui de Carthagène, soit des collines voisines, soit des maisons qui ont la vue de ce côté.

Au milieu de l'arsenal est un vaste bassin où les vaisseaux de guerre sont amarrés vis-

à-vis des magasins destinés à serrer ses agrès et ses munitions.

Les calles de constructions sont tenues à sec par le moyen des pompes à feu, dont trois sont constamment en activité. Lorsque j'ai réfléchi à l'énormité de cette dépense, il m'a paru qu'au moyen de l'eau on pourrait élever les vaisseaux à la hauteur nécessaire, et laisser alors la pompe à feu se reposer, jusqu'à ce que l'eau fût de nouveau utile pour les redescendre.

Il y a dans cet arsenal deux mille criminels, presque tous des voleurs qui, étant condamnés à la chaîne, sont appelés *presidarios*. Ils sont employés aux travaux les plus vils, quelques-uns pour cinq ans, les autres pour dix. A l'expiration de ce terme, ils sont vomis dans la société, sans être corrigés et sans avoir pris l'habitude du travail. Au contraire, ils se sont corrompus dans la société des autres voleurs, et sont devenus incapables de s'adonner aux occupations auxquelles ils étaient originairement destinés. Avant l'introduction des pompes à vapeur, ces misérables étaient obligés de travailler aux pompes à chaînes; mais telle était leur malice, suggérée par le désespoir, que plusieurs épiaient l'occasion de jeter des pier-

res, des cloux et de petits morceaux de fer dans les pompes pour les gâter.

Ces deux mille esclaves exigent une garde continuelle de cinq cents soldats pour les surveiller; indépendamment de cette dépense, ils coûtent chacun au gouvernement cinq réaux (1 fr. 25 c.) par jour pour leur entretien; tandis que leur ouvrage ne peut pas être estimé à un dixième de ce qu'ils consomment.

Cet usage absurde d'employer des criminels aux travaux publics, n'existe pas seulement en Espagne; nous l'avons adopté dans notre île, pays plus éclairé, comme on peut le voir à Portsmouth, où le grand maître de l'artillerie emploie deux ou trois cents criminels, qui sont mieux nourris que la plupart de nos honnêtes, laborieux et sobres paysans. On leur donne tous les jours plus de dix-huit onces de pain, à peu près une livre de viande de boucherie, une once de fromage, un quart de soupe, à peu près autant de bière et des pommes de terre en abondance. Ainsi nourris, bien vêtus, bien logés, travaillant peu, leur condition ne peut-elle pas être enviée par les pauvres laborieux? Cependant telle est la dépense qu'ils occasionent à la nation, que celle

que coûte un seul individu serait plus que suffisante pour entretenir une famille.

Si nous calculons à Carthagène ce que coûte l'entretien de ces criminels, en omettant la paye des soldats destinés à les garder, nous verrons qu'il revient à 36,500 livres sterling (875,000 fr.), outre ce qu'on dépense pour le même objet dans tous les ports de mer et dans les villes de garnison d'Espagne. Cependant, malgré l'énormité de ces frais et la cruauté exercée sur des individus qui, sous un gouvernement plus sage, auraient pu redevenir de bons citoyens, tel est l'effet produit par un système de finances vicieux, que ces gens ne sont point corrigés, et que d'autres ne sont pas détournés de suivre leurs traces; tandis que, d'un autre côté, non-seulement l'avantage qu'on en retire est très-faible en comparaison de ce qu'ils coûtent au public, mais encore leur travail est perdu pour la communauté, puisqu'ils sont détournés de toute autre occupation plus utile.

On laisse, dans cet arsenal, flotter dans l'eau les mâts et les bois de construction, sans craindre le dommage que les vers peuvent leur causer, parce que, comme on n'ouvre pas

les écluses que l'eau ne soit corrompue, l'évaporation qui se fait avec rapidité, laisse une forte saumure, dans laquelle il serait impossible que les vers pussent vivre; tandis que dans le nord de l'Espagne, où l'évaporation n'est pas aussi considérable, on enterre les mâts dans le sable, et au moyen de pieux on les empêche de flotter lorsqu'ils sont couverts par la marée.

La pêche est considérable à Carthagène: elle est divisée en deux branches distinctes, et parfaitement indépendantes l'une de l'autre; celle qui se fait en dedans du port est la propriété d'une compagnie composée de dix-huit associés, et établie par une charte; tandis que tous les marins qui sont enrôlés peuvent librement pêcher en pleine mer.

Dans le port on pêche sur-tout l'*atun*, ou le thon et le *melvas*; le premier poisson est plus utile. Il a cinq à sept pieds de long, et sa forme ressemble à celle du maquereau; mais il a la tête grande et la queue très-petite; sa chair est brune, tendre, et peut se saler. On en tire, par cette opération, environ dix réaux ou deux schellings (2 fr. 50 c.) par arrobe, ou à peu près un penny (10 c.) par livre. Les

melvas sont achetés par les *regidores*, moyennant soixante réaux ou douze chellings le cent (15 fr.)

La moitié du poisson pris dans le port, doit être vendue au bénéfice des pauvres, à un prix fixé par les *regidores*, et le roi prend la moitié de tous les bénéfices de la compagnie, qui se montent à environ mille liv. sterl. (24,000 fr.) par an, comme une compensation de son droit à un quart de leur pêche. Il n'est pas permis à la compagnie de pêcher pendant la nuit, de crainte qu'on ne profite de cette occasion pour faire la contrebande. Outre ces entraves, les *regidores* prennent pour eux le meilleur poisson au prix qu'ils veulent; et tandis qu'ils l'achètent soixante réaux (15 fr.), ils le revendent cent (25 fr.), et partagent entr'eux le profit. Jusqu'en 1750, les *corregidores*, *alcaldes* et *regidores*, réclamaient le privilège de prendre le meilleur poisson sans le payer, sous le titre de *postura*, c'est-à-dire, *présent* ou *récompenses* pour leur peine d'en fixer le prix; mais cette coutume fut abolie par un édit royal, et à présent s'ils veulent piller, il faut qu'ils le fassent d'une manière détournée.

Les pêcheurs de la pleine mer jouissent de plus de liberté et ont des privilèges particuliers. Leur pêche fraîche est envoyée au marché, où elle est exempte de l'*alcavala*, *millones*, *arbitrio*, et de toutes les autres taxes; ils sont sujets seulement aux réglemens dont on a parlé ci-dessus. Ils payent au roi un réal (25 c.) de moins par *fanega* que les autres, et ils ont six mois de crédit comme une compensation pour le sel qu'ils emploient, et qui leur est fourni par les magasins royaux. Ils exportent leur pêche salée libre de droits, et ils ne payent que deux pour cent à la couronne, au lieu d'*alcavala* et de *millones*, pour le poisson nécessaire à la consommation des ménages, tandis que le poisson étranger paye dix pour cent. Cependant ils se plaignent d'être pillés par les intendans de la marine, à qui ils doivent s'adresser pour obtenir leurs permissions, et ils prétendent que ces officiers leur volent leur poisson.

Lorsque les magistrats sont réclamés par les conducteurs du poisson, ils doivent fixer un prix raisonnable pour les paniers, tonneaux et balots, et doivent décider ce qu'il faut payer pour peser le poisson.

On fait ici une grande quantité de cordes et de cables de spart; quelques-uns sont filés comme ceux de chanvre, d'autres ne sont faits qu'avec du spart aplati. L'une et l'autre de ces opérations s'exécutent avec la plus grande promptitude. Ces cables sont excellens, parce qu'ils flottent sur la surface de l'eau, et ne sont pas sujets à être coupés par les rochers sur les côtes malsaines. On fait avec le spart de bonnes nattes pour les maisons, des *alpargates* pour les paysans, et dernièrement on en a filé des fils très-fins pour en faire de la toile. Il n'est pas douteux que si on donne quelque encouragement à cette manufacture, elle ne puisse être portée à une telle perfection que cette plante, jadis inutile, deviendra une source abondante de richesses pour les provinces méridionales de l'Espagne.

J'ai remarqué que ce jonc est une production particulière et naturelle de toutes les montagnes les plus élevées et les plus incultes du midi, et on ne peut s'empêcher d'admirer ici la bonté de la providence, qui subvient ainsi aux besoins de l'homme en donnant aux habitans de ces régions arides et élevées, où il ne croît ni chanvre ni lin, une abondance

de matériaux propres à leur habillement et au développement de leur industrie.

Le gouvernement espagnol voulant tirer un revenu de ce précieux article de commerce, commença, en 1773, par mettre un impôt de deux et demi pour cent sur l'exportation du spart travaillé, et neuf maravedis (7 c.) par *arroba* sur celui qui était brut. Mais peu d'années après, voulant que les manufactures en fussent restreintes à l'Espagne, on alla plus loin, et on défendit l'exportation du spart non travaillé; cependant quelque temps après, oubliant sa maxime favorite, le gouvernement a donné à Jean-Baptiste Condom, de Madrid, une permission ou plutôt un privilège exclusif pour l'envoyer à l'étranger.

La production la plus importante de ce pays, et l'objet de commerce le plus considérable, est la *barilla*, espèce de cendre alcaline connue dans le commerce sous le nom de soude, que l'on obtient en brûlant une grande diversité de plantes, presque toutes particulières à cette côte, telles que le *soza*, l'*alguazal*, le *suzon*, le *sayones*, le *salicornia* et la *barilla*. On se sert de ces cendres

pour blanchir, pour faire du savon et du verre.

Toutes les nations de l'Europe font quelque espèce de cendres alkalines par la combustion de différentes substances végétales; mais la qualité supérieure de la barille lui a fait jusqu'à présent obtenir la préférence. Le pays qui la produit est d'environ soixante lieues de long sur huit de large, et situé sur les bords de la Méditerranée.

La quantité qu'on en exporte annuellement d'Espagne, est d'environ cent cinquante mille quintaux, et paye un droit de dix-sept réaux (4 fr. 25 c.) par quintal, ce qui produit un revenu de 25,500 liv. sterl. (612,000 fr.) par année; cependant don Bernardo de Ulloa nous apprend, qu'en 1740 cet article fut affermé six millions deux cent soixante mille quatre cent douze maravedis, c'est-à-dire, 1,822 liv. sterl. 4 s. 3 d. (43,733 fr. 10 c.). Sans cette taxe oppressive, on en exporterait une beaucoup plus grande quantité, parce que les Français, qui autrefois fréquentaient les marchés espagnols, font venir maintenant une partie de la barille de Sicile, où on trouve la meilleure après celle d'Espagne.

Carthagène est principalement redevable

de cet article de commerce à M. Macdonell, au moins c'est à lui qu'on doit attribuer l'état florissant dans lequel il est maintenant; car avant que ce négociant se fût établi dans cette ville, les environs ne produisaient qu'une très-petite quantité de cette substance, et l'on n'y en apportait point d'une certaine distance.

Toutes les plantes dont j'ai parlé comme donnant de la soude, sont indigènes et se recueillent dans un marais appelé *Almojar*, situé à l'est de la ville. J'y trouvai deux espèces de *soza*, l'une appelée *blanca* et l'autre *finá*. Elles sont toutes les deux bonnes, et cependant inférieures en qualité au *sayones* et à la *barilla*.

Les principales importations consistent en marchandises de balottages et en *bacala*¹, qui vient directement de Terre-Neuve, en payant des droits de trente réaux (7 fr. 50 cent.) par quintal, ou environ six schellings les cent livres. Quant aux marchandises en balles, la mousseline et les toiles de coton sont prohibées; mais comme il en entre autant que lorsque les ports leur étaient ouverts, le gouvernement perd une source abondante de re-

¹ Morue salée.

venu, et le peuple paye ces objets au double.

Je remarquai, dans mes excursions autour de la ville, que la grande vallée située au nord et à l'est, est très-agréablement variée dans ses formes. Elle s'élève, d'un côté, en petits tertres, ou s'incline en vallons; quoiqu'elle ne soit arrosée par aucune rivière, quelques *norias* éparses font juger que même les terres les plus élevées pourraient être abondamment pourvues d'eau. Le sol est composé de parties de chaux, de sable et d'argile, qui proviennent de la décomposition des montagnes voisines, dont la base est une roche schisteuse couverte de pierre calcaire.

On se sert de bœufs pour le trait; mais on emploie des mules ou des ânes pour le labourage. On cultive une année le froment; la seconde, l'orge; puis la troisième, la terre reste en jachères. Pour cultiver le froment, on ouvre la terre en septembre; et après trois labours, la semence est mise en terre environ au milieu de novembre, ou au commencement de décembre. Au mois de juillet, on recueille de dix à cent pour un, suivant que la saison a été sèche ou pluvieuse. Quant à l'orge, on laboure la terre une ou deux fois, suivant que le temps

le permet, et on sème ordinairement ce grain en septembre; mais on attend toujours la première pluie qui tombe après la récolte du froment, et on retire trente à quarante *fanegas* de grains sur une *fanega* de terre; ou en d'autres termes, de quinze à vingt-deux pour un de la semence, parce qu'une *fanega* de terre est la quantité sur laquelle on sème une *fanega* de froment, ou deux *fanegas* d'orge.

Une *fanega* de blé contient 3,312 pouces cubes, et pèse un quintal, ce qui est cent livres espagnoles, ou cent deux livres et trois quarts *avoir-du-poids*; et parmi les marchands, cinq *fanegas* et un quart passent pour équivaloir à huit boisseaux de Winchester, de 2,178 pouces cubes; mais par approximation, deux *fanegas* de grains peuvent valoir trois boisseaux; et une *fanega* de terre peut être regardée comme représentant les trois quarts d'un acre.

Au lieu d'une jachère, on sème souvent de la *barilla*, et on en tire de dix à douze quintaux sur une *fanega*; mais si par manque de pluie la récolte du froment n'a pas réussi dans la bonne saison, on sème de même cette terre en barille; et en supposant que le prix du marché soit de quarante réaux (10 fr.) le

quintal, cette récolte est plus profitable que la plus belle récolte en froment. Le prix moyen est beaucoup plus élevé; mais la valeur de cet article hausse et baisse avec une grande variété, et il se vend quelquefois vingt (5 fr.) et d'autres fois cent vingt réaux le quintal (30 fr.). On fait moudre tout le blé par des moulins à vent. J'en ai compté trente près de la ville; l'eau est si rare, que M. Macdonell paye treize liv. st. (312 fr.) par an, seulement pour le transport de celle qu'on emploie pour l'usage de sa famille.

Les arbres les plus communs dans cette vallée sont, l'orme, le peuplier, l'olivier, le figuier, le grenadier, le mûrier, l'abricotier, le palmier, le palmite et le jujubier (*genjolerero*). Ce dernier porte un petit fruit extrêmement doux, et qui ressemble à l'olive pour la grosseur et pour la forme, mais dont le noyau est plus petit. Son feuillage tient de celui du frêne; il est d'un vert plus foncé, et sa surface est luisante.

Le *palmito* (*chamærops humilis*) s'élève à environ deux pieds; ses feuilles, qui viennent sur une tige élancée, s'étendent en éventail. Il porte des grappes de bonnes dat-

tes; et sa racine, qui est excellente, ressemble à l'artichaut. On trouve entre chaque peau un beau tissu de fibres en forme de réseau, dont on se sert ordinairement au lieu de chanvre, pour charger et nettoyer les armes.

J'ai déjà remarqué que le roc est schisteux et couvert de pierres calcaires; mais nous trouvâmes dans quelques endroits du grés siliceux avec du gravier poli et des coquilles de mer. Non loin de la ville est une montagne de laquelle on tire du gypse dont on se sert pour faire le plâtre. Tout le pays abonde en salpêtre.

Les maladies épidémiques les plus communes sont les fièvres putrides et intermittentes. Elles sont occasionées par la proximité de ce vaste marais dont j'ai déjà parlé, qui contient plusieurs centaines d'acres. Il pourrait aisément être desséché, et se changer en champs fertiles. En 1785, dans les trois mois d'automne, deux mille cinq cents personnes perdirent la vie; et l'année suivante il en mourut deux mille trois cents de plus. Cependant l'*Almojar* reste en marais; il est vrai que le gouvernement déploie son autorité, mais non de la manière la plus avantageuse pour soulager les habitans.

Lorsque la cour fut instruite de cette épidémie, elle envoya un ordre aux médecins de n'administrer aux malades aucun autre remède que celui qui était si fameux et qui avait été prescrit par D. Joseph Masdeval, qui l'avait appelé son opiate. En voici la formule :

℞ Sel d'absinthe.

— *Ammoniac optimè depurati* ā ā ʒ i.

Tartari stibiati ; *termine clariori tartari emetici*
gr. xviii.

Triturentur per horse quadrantem, deindè adde et
optimè misceantur pulv. cort. peruv. ʒ i.

Syr. absinth. q. s. fiat opiata.

Il donne de cette opiate un sixième de deux en deux heures, avec une cuillerée de la potion suivante :

℞ *Aq. viper* ʒ v.

Aq. benedict Rulandi termino clariori vini emetici
ʒ j.

Cremor tartari pulv. ʒ j. m.

Il ordonne, avec cette médecine, beaucoup de bouillons, et on continue l'usage jusqu'à ce que le malade soit guéri.

Dans une conversation que j'eus à la cour avec ce médecin, il m'apprit qu'une des pro-

priétés de ce remède était d'agir comme émétique ou cathartique ; mais qu'en le continuant il ranimait l'élasticité de la surface extérieure du corps, excitait la transpiration, et agissait quelquefois comme diurétique. Il m'assura que, dans les cas les plus désespérés, la maladie avait cédé le quatrième jour après qu'il avait commencé à administrer ce remède ; et il me fit l'honneur de me montrer une grande quantité d'attestations de différens médecins de presque toutes les parties de l'Espagne.

Afin de m'ôter tous les doutes que j'aurais pu avoir sur la nature de la maladie, il m'en rapporta les divers symptômes, tels que dans le commencement un abattement remarquable, accompagné de douleurs dans la tête et dans les reins ; une soif insupportable ; la langue chargée, sèche, noire, fendue et tremblante lorsqu'on la sort ; le pouls petit, dur, prompt et intermittent ; les glandes parotides enflées ; l'urine limpide d'abord, mais épaisse dans la suite de la maladie ; une respiration gênée ; le blanc des yeux devient rouge ; des taches, accompagnées de pétéchies, se montrent sur les bras et sur la poitrine ; d'abord point de sommeil, puis un assoupissement

continuel sans s'apercevoir qu'on vient de dormir; le délire, un tintement dans les oreilles, suivi de surdité; des larmes involontaires; les extrémités toujours froides; l'ébranlement de la lèvre inférieure; et enfin, si le malade n'est pas bien traité, la mort.

On ne peut pas douter de la nature de la maladie d'après cette description; mais quant à l'effet du remède, on peut certainement se permettre quelques discussions à son sujet. Il est évident, d'après les principes ordinaires de la chimie, qu'une double décomposition a lieu, et que le tartre émétique est réduit à une chaux sans action. Je dois convenir que la première fois qu'on me parla de ce singulier remède, je fus porté à croire que le pouvoir tonique du quinquina donnait à l'estomach la force de supporter cette quantité extraordinaire de tartre émétique; mais en y réfléchissant plus mûrement, il me paraît clair que ce remède actif une fois décomposé, a perdu son efficacité, et j'ai été confirmé dans cette idée par un fait que m'a raconté le docteur Masdeval, lorsque j'eus l'honneur de le voir à l'Escorial. Il avait ordonné cet opiate à un moine qui était au dernier période d'un *typhus* ou

fièvre putride; mais la garde lui donna, par méprise, toute la dose à la fois, et lui administra ainsi dix-huit grains de tartre émétique, sans autre effet cependant que d'abattre la violence de tous les symptômes. Je suis donc convaincu que l'on doit attribuer au vin émétique le nettoïement du canal alimentaire, et que l'effet du fameux opiate serait à peu près le même avec ou sans le tartre stibié, et doit être entièrement attribué au quinquina.

Les médecins de Carthagène étaient très-disposés à accorder à ce remède tout le crédit qu'il méritait, et à n'en prescrire aucun autre lorsqu'ils seraient convaincus qu'on pourrait user de celui-ci en sûreté; mais il leur paraissait peu raisonnable d'exclure absolument tous les autres. Ils envoyèrent donc leurs remontrances à la cour; et pour toute réponse, il arriva un ordre du roi qui les soumettait à l'intendant de l'arsenal de marine, et les empêchait de rien prescrire que d'après ses instructions.

Dès que ce mandat de la cour fut arrivé, l'intendant assembla les médecins, et leur intima la volonté royale, en leur faisant connaître que dans le cas de désobéissance, les

prisons seraient ouvertes, et les gardes prêts à exécuter ses ordres. Ils se plainquirent, mais en vain; et voyant que la plus absolue soumission était leur seule ressource, ils consentirent à ordonner l'opiate dans tous les cas; bien plus, pour prouver leur sincérité, ils signèrent un certificat qui démontrait qu'il n'y avait pas de remède plus efficace que celui ordonné par le roi.

Le peuple cependant n'était pas si soumis au mandat du roi; et sachant que les médecins s'étaient engagés à ne pas varier leurs ordonnances suivant l'exigence du cas et la différence des maladies qui pouvaient survenir, il refusa absolument de rechercher les secours de la médecine, et résolut d'attendre du hasard la guérison ou la mort. Lorsqu'on apprit à la cour que les médecins étaient sur le point de mourir de faim, et le peuple de maladie, par le manque de soins, le ministre se relâcha de sa sévérité, et fit un compromis par lequel les enfans d'Esculape avaient la faculté de suivre ce que leur dicterait leur jugement pour les malades en général, mais étaient obligés de ne pas administrer d'autres remèdes que l'opiate à ceux de l'hôpital royal.

C'est peut-être le premier exemple d'un despotisme qui contrôle les fonctions des médecins, et qui prescrit à cette classe de citoyens l'uniformité dans l'exercice de leur profession.

Le gouvernement municipal de Carthagène est composé d'un gouverneur militaire, de son *alcalde-major*, de trente *regidores*, dont l'office se transmet par succession, s'ils ne l'ont pas vendu auparavant, et de deux syndics choisis par le peuple pour être ses défenseurs particuliers.

Le gouverneur est le juge suprême et indépendant pour l'armée et pour les étrangers établis dans le pays; son *alcalde* préside le tribunal destiné aux citoyens de Carthagène.

Il n'est peut-être rien de plus vicieux que cette forme de gouvernement par *regidores* héréditaires, qu'on pourrait appeler ici les trente tyrans; cependant, pour rendre ce joug encore plus insupportable, les places d'*escrivanos del numero*, sont aussi dévolues aux héritiers de ceux qui les occupent; elles peuvent même être vendues par portion, et être remplies par un délégué. Quoique les syndics soient, ainsi que les tribuns romains, choisis

par le peuple, ils sont sous l'influence des *regidores*; et comme ils ne tiennent leur place qu'une année, ils n'osent pas essayer de s'acquitter de leurs devoirs envers leurs concitoyens.

On prétend qu'en conséquence de ce système vicieux, les *regidores* et les *escrivanos* sont constamment occupés à piller. Il est certain que les premiers possèdent plusieurs sources de péculat; car outre celles que j'ai déjà mentionnées et que leur offre la fixation du prix des denrées, la principale source de malversation, et celle qui choque le plus généralement, est la création de nouveaux offices très-lucratifs pour eux ou pour leurs créatures, et la répartition entr'eux de fortes sommes qu'ils lèvent sous prétexte de détruire les sauterelles, lors même qu'il n'y en a que peu ou point; pour cet objet ils font de faux rapports au gouvernement, et produisent de tels témoignages de leur zèle et de leur activité, qu'ils obtiennent les plus grands éloges, lorsqu'ils ne mériteraient que des reproches. Il n'y a pas long-temps qu'ils dépensèrent trois cent mille réaux, ou environ trois mille liv. st. (72,000 fr.); et levèrent cette somme par un *arbitrio* ou

taxe arbitraire sur les habitans, sous le prétexte de faire détruire des sauterelles, quoique personne ne pût deviner quelle partie du pays des environs avait été infesté par ce fléau. Il serait dangereux de se plaindre de ces abus, et la vénalité a des ramifications si étendues, que chaque citoyen cherche à s'assurer la faveur et la protection d'un *regidore*, comme le seul moyen de sûreté pour sa personne et ses propriétés. Cette circonstance prouve suffisamment le vice d'un pareil gouvernement et sa mauvaise administration; car par-tout où on trouve des patrons et des cliens, on peut être assuré que les lois y sont faibles, et que la violence y a usurpé la place de l'équité.

Ce défaut d'énergie dans le gouvernement fait que les meurtres et les assassinats sont fréquens à Carthagène; et depuis plusieurs années pas un seul de ces crimes n'a été puni, parce que le plus atroce scélérat peut, à moins qu'il ne soit pauvre et misérable, trouver un refuge dans la rapacité des *escrivanos*.

Le manque de fidélité dans les vœux matrimoniaux, est aussi fréquent à Carthagène que dans les autres provinces d'Espagne. Ce fut

ici qu'un matin quelqu'un dit gravement à son ami : « Avant que j'aie me coucher ce soir, « toute la ville sera en confusion ». Ce qu'il occasiona en rentrant chez lui, une heure plutôt qu'à l'ordinaire, au grand déplaisir de sa femme et de son *cortejo*, dont la retraite précipitée et l'arrivée inattendue à son logis y produisit la même confusion ; et ainsi par une suite de semblables arrivées inattendues, la prédiction faite le matin fut accomplie à la lettre.

J'ai déjà remarqué que le célibat du clergé pouvait être regardé comme une des grandes causes de la corruption des mœurs ; mais ici je dois observer qu'il n'opère que comme cause seconde, tandis qu'on peut trouver la première, d'après l'aveu de ceux qui sont juges compétans, dans l'introduction des manières italiennes, à l'avènement de Charles III quand il arriva de Naples, en y joignant le manque de liberté raisonnable entre les deux sexes qui existait précédemment.

Si je puis me hasarder à chercher encore une autre cause de cette dépravation générale, je la trouverai dans le manque d'exhortations publiques, car le clergé séculier ne prêche

que très-rarement. Les moines s'étendent à la vérité dans leurs sermons, sur les vertus du saint leur patron, ou s'efforcent de célébrer quelque *senora* favorite et à élever autel contre autel; mais ils paraissent rarement occupés du soin d'améliorer la morale de leur troupeau; et à l'exception du temps de carême, ils n'exhortent pas souvent le peuple à la repentance. Leurs méprisables effusions ont été justement tournées en ridicule, par un auteur Espagnol qui, pour l'esprit et la gaieté, n'a pas de rivaux qui le surpassent; tous ceux qui ont lu sa charmante histoire du fameux prédicateur *Fray Gerundio*, reconnaîtront la justesse de sa censure. Si cet ouvrage n'avait pas été condamné par l'inquisition, il aurait pu produire dans l'éloquence de la chaire, la même réforme que celle qui fut introduite en Angleterre par une production semblable d'Echard, intitulée : *Motifs et causes de mépris du clergé*.

L'Espagne a été si pauvre en orateurs pour la chaire, qu'aucun des moines ou des ecclésiastiques avec lesquels j'ai parlé, n'a pu me recommander un auteur comme digne d'attention; et même à présent s'il paraît un pré-

dicateur d'un mérite un peu distingué ; il est admiré comme un prodige et presque adoré comme un saint.

Tel était un fameux capucin, le père *Diego* de Cadix, qui vint à Carthagène pendant mon séjour dans cette ville, et qui prêchait tous les soirs dans la grande place à plus de dix mille personnes. Plusieurs de ses admirateurs s'assembloient de bonne heure pour s'assurer les bonnes places ; mais comme il ne commençait qu'après six heures, les magistrats défendirent de retenir des places avant deux heures après-midi : voyant cependant que le tumulte et le désordre, les chaises et les têtes cassées ne faisaient qu'augmenter, ils permirent à chacun d'agir suivant sa volonté ; en conséquence, quelques-uns plus zélés que les autres, prirent de nouveau leurs places peu après le lever du soleil.

Le bon père est instruit, éloquent et modeste ; et quoique le vulgaire lui attribue plusieurs miracles, il n'annonce aucune prétention à cette distinction ; cet homme qui a une permission de l'évêque et la protection des magistrats, était constamment suivi d'une garde pour empêcher que ses habits ne lui

fussent enlevés pour en faire des reliques. Il était écouté avec l'attention la plus profonde, et après un discours sur le pardon des offenses ; plusieurs personnes ennemies se réconcilièrent et devinrent amies. Un de ses sermons cependant avait un but dangereux ; mais le sentiment de l'honneur , de la reconnaissance et de la piété filiale est tellement imprimé dans le cœur humain , que peu de personnes parurent goûter sa doctrine ; au contraire, la plupart de ses auditeurs semblèrent frémir d'horreur, lorsqu'il s'efforça de leur persuader que , dans un cas d'hérésie , il était de leur devoir de dénoncer à l'inquisition leurs plus proches parens, ou leurs plus chers amis.

VOYAGE

DE CARTHAGÈNE A ALICANTE.

LE mardi, 15 mai, à sept heures du matin, je pris congé de mes amis, et je partis pour Murcie dans un *calesin* ; je traversai la vallée par laquelle j'étais venu à Carthagène, et vers midi j'arrivai à la *venta* de *Jimena*, qui en est à quatre lieues. L'après-dîné, nous quittâmes la vallée vers trois heures et nous montâmes par un beau chemin neuf, au milieu des montagnes dont la plupart sont cultivées jusqu'au sommet.

La cause de cette culture qui s'élève si haut, et de la grande fertilité de la vallée que je venais de quitter, me paraît être due à la roche schisteuse et tendre qui la borde des deux côtés et dont les débris renouvellent sans cesse le sol, et le nourrissent constamment d'une argile grasse et fertile.

En coupant les montagnes pour faire le chemin, on a mis à découvert de vastes couches

de gravier poli, de quartz blanc, de pierre calcaire et de grès siliceux.

Nous rencontrâmes, en montant, deux chariots chargés d'ail; mon guide m'assura que la quantité que je voyais là était celle qui se consommait chaque semaine à Carthagène.

En descendant vers Murcie, je remarquai une croix funèbre; son inscription m'apprit qu'un voyageur avait été volé et assassiné dans cet endroit trois ans auparavant.

La vallée de Murcie est aussi féconde que celle de Carthagène; sa richesse provient de la même cause; mais certainement elle surpasse en beauté tout ce que j'ai vu en Espagne; le sol en est gras et bien arrosé, et cette vaste étendue ressemble à un jardin bien cultivé. Les orangers, les citronniers, les oliviers et les mûriers y croissent en abondance, et toute la vallée fourmille d'une telle multitude d'hommes, tous actifs et occupés à des travaux utiles, qu'ils ressemblent aux abeilles lorsqu'elles vont recueillir le miel, et reviennent chargées à leur ruche. Comme ils sont habillés en blanc, on les aperçoit d'autant plus aisément; ils ont pour vêtement une veste et des culottes courtes de toile.

Comme nous approchions de la ville, un *corsario* ou charretier qui nous accompagnait, eut le malheur de briser un panier qu'on avait confié à ses soins, et celui, plus grand encore, de découvrir ce qu'il contenait. Après cet accident, je remarquai qu'il devenait pensif, et je vis clairement qu'il éprouvait quelque tentation à laquelle il résista d'abord; mais enfin il prit un gâteau, ferma le panier, et détourna ses yeux; mais peu à peu il parut vaincre ses scrupules, et avant d'être arrivé à la ville, il avait presque mangé le tout. Si la tentation s'était présentée plutôt à lui, je suis porté à croire que pas un des gâteaux n'aurait atteint le lieu de sa destination. Je souris de sa simplicité, et continuant mes réflexions sur les différentes tentations auxquelles l'humanité est sujète, j'en tirai cette conclusion que l'ignorance du mal est la meilleure sauve-garde de l'innocence.

On arrive à Murcie par une avenue droite, large, bien plantée et bien arrosée, bordée à droite et à gauche de champs féconds.

La ville est partagée en onze paroisses: elle a une cathédrale, et contient, suivant

le dernier rapport envoyé au gouvernement; quinze mille familles. Il y a neuf couvens de femmes et dix d'hommes.

Dès que je fus arrivé, je me hâtai d'aller voir la cathédrale, dont la tour élevée avait attiré de très-loin mon attention. La façade de cet édifice est élégante, et ornée de seize colonnes de marbre, d'ordre corinthien, et de trente-deux statues de grandeur naturelle. Un des objets le plus frappant de ce bâtiment, est une chapelle du marquis de Los Veles : elle est hexagone, et couverte d'un dôme dans le style gothique à la fois léger et élégant. Cette chapelle est entourée d'une chaîne en pierre d'un travail curieux.

Lorsque j'entrai dans la cathédrale, je fus extrêmement trompé dans mon attente, en voyant qu'elle répondait si peu à la beauté de sa façade. On n'y voit rien de remarquable, excepté les tableaux et les bijoux.

L'un des deux autels d'argent est simple; l'autre destiné pour les grandes fêtes est plus orné. Une *custodia* pour renfermer l'hostie, pèse à peu près six quintaux et demi, ce qui est un peu moins de six cents livres. Une autre *custodia* en or pèse huit livres et

quatre onces, et est enrichie de six cents émeraudes et de plusieurs diamans de prix. Un vase à peu près semblable, dont on ne se sert que pour serrer les hosties consacrées, et qui est appelé *el copon*, est du poids de cinq livres d'or, et orné de plusieurs brillans d'une valeur considérable. A droite de l'autel on voit une urne d'argent massif de quatre pieds de long sur deux et demi de large et quatre de haut, où sont déposées les cendres des deux saints évêques Fulgence et Florentin. Au-dessus est une petite caisse renfermant un poil de la barbe de Notre-Seigneur, envoyé de Rome par le cardinal Velluga qui était évêque de ce diocèse.

On ne finirait pas si on voulait énumérer tous les bijoux qui appartiennent à cette église; ils forment une masse de richesse qui, si elle était en circulation, animerait l'industrie et produirait de nouveaux trésors au pays, aussi loin que son influence pourrait s'étendre.

La sacristie destinée à renfermer ces richesses est dans le centre d'une grande tour, construite comme celle de Séville, pas aussi haute, mais lorsqu'elle sera achevée, elle aura dix pieds de plus que ce fameux édifice. En

montant par une pente douce, on fait le tour du sanctuaire, vaste enceinte destinée à servir de refuge aux assassins : ils sont également à l'abri du glaive de la justice et du poignard de la vengeance.

Je vis dans cette prison volontaire deux meurtriers qui avaient chacun leur lit. Ils me suivirent à la tour, et paraissaient heureux d'avoir quelqu'un à qui ils pussent parler ; mais je m'attendais si peu à entendre la vérité de leur bouche, que je ne leur fis aucune question sur les circonstances qui les avaient amenés dans cette triste demeure.

On jouit d'une vue délicieuse du sommet de cette haute tour qui domine la vallée et les montagnes voisines. On aperçoit toute la ville qui entoure la cathédrale, et qui est placée à peu près dans le centre de la vallée, dont les dimensions de l'est à l'ouest sont à peu près de six lieues, et de deux du nord au sud. Elle est bornée au midi par la chaîne de montagnes sur laquelle nous venions de passer, et qui la sépare de la vallée de Carthagène. A l'est, elle communique par une petite ouverture d'environ une lieue, avec la vallée d'Orihuela et avec la mer. Au nord-

ouest sont des collines , et au delà de hautes montagnes qui bornent la vue dans le lointain.

La cathédrale est construite avec une espèce de pierre de taille connue sous le nom de Pisolite, parce qu'elle paraît composée de coquilles en petits fragmens, avec des globules ronds comme des œufs de poisson. Elle contient aussi plusieurs bivalves et des anomalies entières.

Le plus grand couvent est celui des Cordeliers : mais le plus joli est celui des religieuses appelées *Las Capuchinas*.

Je fus extrêmement frappé du pont bâti sur la *Segura* : il est magnifique, et remarquable sur-tout par la vue délicieuse qu'il offre de la rivière, de la ville, de la vallée et des montagnes lointaines : tous ces objets produisent, par leur situation respective, les effets les plus agréables.

Comme cette rivière se déborde souvent dans la saison des pluies, la ville aurait déjà été emportée depuis long-temps, sans une forte digue de vingt pieds de large sur autant de haut qui la protège. Cette digue construite seulement pour la sûreté de la ville, et qui s'étend à plusieurs milles en avant

dans le pays, offre une promenade très-agréable aux habitans; et comme ils y ont fixé leurs *stations* sacrées, ils y trouvent aussi un but de dévotion. J'ai déjà expliqué la nature de ces stations, en décrivant le couvent des Franciscains de Séville.

Ceux qui ont toujours vécu dans un climat tempéré ne peuvent pas imaginer combien le voyageur souffre des mouches lorsqu'il passe l'été dans les provinces méridionales de l'Espagne. Mais de toutes les villes que j'ai traversées, Murcie est celle qui m'a paru infestée d'une plus grande quantité de ces insectes incommodes. C'est là qu'on peut comprendre clairement pourquoi le nom *Beelzebut*, dieu des mouches, est devenu la qualification d'un être detesté de tous les humains. Dans quelques maisons on se sert, pour écarter les mouches, d'un grand éventail, suspendu au-dessus de la table, et qui est constamment en mouvement; dans d'autres, un des domestiques est occupé sans relâche à remuer des branches d'arbres pendant que l'on dîne; mais les grands ont à côté d'eux un domestique, dont le seul emploi est de chasser les mouches avec une serviette.

Je ne fis pas un long séjour à Murcie. Cette ville et ses environs sont très-intéressans ; mais n'ayant malheureusement pas trouvé la lettre de recommandation que le comte de Florida-Blanca m'avait donnée pour une des principales personnes de la ville, je me hâtai trop de conclure que les officiers des douanes de Cadix l'avaient égarée lorsqu'ils avaient examiné mon porte-manteau et pris mes lettres. J'eus ensuite le déplaisir de découvrir qu'ils l'avaient placée avec mes lettres pour Valence ; mais il était alors trop tard pour profiter de la découverte. Dégoûté de la saleté de la *posada*, où l'on était fort mal, et n'ayant aucune autre recommandation pour Murcie, je résolus de quitter la ville après y avoir passé une nuit.

Le *posadero* qui, comme la plupart des aubergistes d'Espagne, est un bohémien, m'assura qu'il payait trente réaux (7 fr. 50 c.), c'est-à-dire, six schellings par jour d'impôt, et sept cent cinquante réaux (175 fr.) par an pour l'*alcavala* ; cependant de toutes les mauvaises *ventas* et *posadas* que j'ai vues, celle-là me parut une des plus misérables.

Ce qu'il paye pour l'*alcavala* n'est pas très-

considérable, parce que chaque *arroba* d'huile devant un droit de cinq réaux (1 fr. 25 c.), et la viande de boucherie trois quartos la livre (7 c.); si on suppose que sa consommation est proportionnelle à l'impôt journalier qu'il acquitte, le total devrait se monter à plus de sept livres dix schellings (180 fr.) par année.

Malgré ces lourdes impositions, le bœuf se vend onze quartos, ou un peu plus de trois pences (30 c.) la livre de seize onces; le mouton treize quartos (33 c.); le porc quinze (37 c.); le chevreau seize (39); et le pain quatre quartos (10 c.), s'il est très-blanc.

Le mercredi 16 mai, à trois heures après midi, je me plaçai dans mon calesin, et côtoyant le bord de la rivière, je pris le chemin d'Alicante. A gauche on voit un vieux château placé au sommet d'un roc calcaire très-élevé, pointu comme un pain de sucre, et rempli de fossiles étrangers. Le froment, l'orge, l'avoine, les pois, le lin, le chanvre, la luzerne (*alfalfa*), me parurent promettre d'abondantes récoltes, les arbres étaient ornés de la plus brillante verdure; je remarquai particulièrement des peupliers, des saules, des ormes, des cyprès, des orangers, des citronniers, des figuiers, des

mûriers, des palmiers, des néfliers, des coignassiers et des grenadiers. En un mot, toute la vallée est un jardin continuel. J'observai que les fours étaient séparés des maisons, et couverts de terre pour concentrer la chaleur.

Nous arrivâmes le soir de bonne heure à *Orihuela*, à quatre lieues de Murcie. C'est une ville riche et florissante, bâtie des deux côtés de la Ségura. Elle renferme vingt-un mille âmes, trente couvens, et un séminaire établi en 1555, pour deux cents étudiants.

La cathédrale est antique, et peu digne d'attention, mais l'église paroissiale de *Santa-Augusta*, est très-élégante, et celle des frères Augustins, lorsqu'elle sera finie, procurera un grand ornement à la ville.

Dans plusieurs endroits des environs se trouvent de bons ateliers de salpêtre pour le gouvernement. L'eau est si abondante dans toute cette vallée, que les récoltes ne dépendent pas du plus ou moins de pluie : de là vient le proverbe :

Llueva o no llueva, frigo en Orihuela ¹.

¹ « Qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, l'orge réussit toujours à Orihuela ».

En quittant cette ville, nous continuâmes notre route le long de la vallée, au milieu de vastes plantations de mûriers; nous avons la rivière à notre droite, et de hautes montagnes à notre gauche. Ici la réglisse paraît être comme une mauvaise herbe répandue dans tout le pays; le sol qui est profond lui convient particulièrement, et la chaleur du soleil, jointe à l'abondance d'eau, donne à la végétation une vigueur extrême.

Nous laissâmes ensuite cette plaine immense et la Segura sur la droite, puis traversant à gauche une petite vallée qui servait de communication, et passant entre des rochers élevés, nous entrâmes, après avoir fait environ un mille, dans la fertile vallée de Punda qui, ainsi que celles qui lui correspondent, sont dirigées de l'est à l'ouest, comme presque toutes les chaînes de montagnes d'Espagne; elles communiquent près de la mer avec la vallée d'Orihuela. Nous aperçûmes quelques croix funèbres sur les montagnes.

L'habillement des paysans consiste en une veste, des culottes, des bas, le tout de couleur blanche; ils portent des sandales de spart

une ceinture de couleur, et un bonnet noir ¹.

Après avoir fait deux lieues, nous arrivâmes à *Alvatera*, misérable village dont l'église est magnifique; il appartient au marquis Dos Aguas. Les principales productions du pays sont le vin et les olives. En avançant davantage, nous rencontrâmes un troupeau de moutons voyageurs qui allait pâture sur les montagnes. Nous vîmes à un endroit où quatre chemins se réunissaient, un poteau élevé, au haut duquel le quartier d'un homme était suspendu à un crochet de fer. Les trois autres quartiers étaient suspendus dans les endroits où ce malheureux avait commis des vols ou des meurtres.

Dans les fonds, les champs de froment paraissent bien garnis, et attendaient la faucille; l'orge déjà récolté et rangé autour des aires, était prêt à être foulé par le bétail.

Tous les chemins sont ici dans l'état de pure nature; mais comme au-dessous d'une couche d'un sol gras et argileux, on trouve un lit de gravier bien ferme, on pourrait, en

¹ Ce bonnet noir, qui est ordinairement de velours, porte le nom de *montera*. Il varie un peu de forme, selon les différentes provinces.

enlevant cette première couche, faire des chemins qui n'exigeraient aucune réparation pendant plusieurs générations.

Environ à un mille d'Elche, en traversant le lit élargi d'un torrent, alors à sec, et à l'entrée d'une immense plantation d'oliviers, je vis trois poteaux semblables à celui que nous avons aperçu auparavant; ils portaient tous le quartier d'un homme, et servaient de monument qui indiquait autant de vols accompagnés d'assassinat.

Elche, Ilici des Romains, peut avec vérité être appelée la ville de dattes, car elle est toute entourée de palmiers. Ces arbres sont, dans le mois de mai, chargés de fruits qui pendent en grappes, forment un cercle complet, et ressemblent, lorsqu'ils sont mûrs, à une couronne d'or du centre de laquelle s'élève un bouquet de plumes. Chaque grappe remplirait un boisseau, à en juger d'après l'apparence, et on dit qu'elle pèse de six à dix arrobas. Il existe une grande variété dans ce fruit, soit pour le goût, soit pour la couleur. Quelques dattes sont vertes étant mûres; mais plus ordinairement elles sont jaunes et quelquefois d'un brun foncé : quelques-unes

sont douces, d'autres un peu acides. L'arbre mâle ne produit que des fleurs, l'arbre femelle porte les fruits ¹.

¹ Ces grappes pendent de la base des feuilles qui forment une touffe au haut d'un tronc élevé et garni d'aspérités dues à la base du pétiole de la feuille qui reste toujours. C'est sur ces aspérités que les habitans posent leurs pieds quand ils grimpent sur ces arbres, droits et sans branches, pour aller cueillir leurs fruits, après avoir enveloppé leur corps et le tronc de l'arbre d'une corde lâche, comme l'a très-bien décrit M. Desfontaines dans sa *Flore atlantique*.

Mais l'opération la plus difficile a lieu quand ils montent pour réunir toutes les feuilles du dattier en une espèce de cône; cette opération se fait dans le but d'étioler les feuilles. Lorsqu'elles sont ainsi blanchies, on s'en sert dans les processions le jour des Rameaux; les prêtres, après les avoir bénies, les vendent aux particuliers, qui les mettent sur leurs balcons pour se préserver, disent-ils, des malheurs qui peuvent leur arriver. Ces branches ainsi blanchies, sont même un objet d'exportation pour l'Italie; et on les emploie aussi à différens ouvrages, comme des nattes, des paniers, des chapeaux, etc. Pour les réunir en cône, on redresse les feuilles extérieures, qui sont ordinairement étalées, au moyen d'une corde qu'on resserre toujours de plus en plus, jusqu'à former un faisceau, que l'on recouvre de feuilles inutiles ou de paille, et que l'on assure avec d'autres cordes dont on entoure ce cône depuis la base jusqu'au sommet. On se sert pour cette opération de légères échelles d'une douzaine d'échelons;

Elche est divisée en trois paroisses, et contient, suivant le dernier recensement du gouvernement, dix-sept mille quatre cent trois individus, dont huit mille six cent cinquante-sept hommes, et huit mille sept cent quarante-six femmes; mais le nombre des veuves est de sept cent cinquante-un, et celui des veufs de trois cents. On y compte vingt nobles, dix-huit avocats, douze *escrivanos*, treize inquisiteurs et trois couvens, deux pour les moines et un pour les religieuses. La grande église est un beau bâtiment; la structure en est élégante, et son dôme est

on les pose sur le sommet du tronc, et on les appuie contre ce cône, qui souvent plie sous le poids. L'œil effrayé du spectateur n'ose regarder cet homme au milieu d'un si grand danger, tandis que calme et serein il achève tranquillement son ouvrage. Le cône une fois achevé, il descend son échelle et sa hache, entre de nouveau dans sa ceinture ou corde circulaire, et descend avec une rapidité étonnante. On commence à former ces cônes depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juin, et on ne les ferme en haut qu'au mois d'août pour que les feuilles du centre croissent et deviennent égales aux autres. C'est de cette manière que l'on tire parti des dattiers mâles et des femelles qui n'ont pas de fruit; on les met en cônes tous les trois ans, temps suffisant pour qu'il poussent de nouvelles feuilles.

magnifique. Il y a deux curés pour le service de l'autel, un vicaire, quatre docteurs, et plusieurs chapelains. L'édifice est en grès; mais comme le ciment naturel qui lie les particules de cette pierre est peu tenace, elle se décompose et se fend.

Elche appartient au duc d'Arcos, maintenant comte d'Altamira. Elle est gouvernée par son *corregidor*, quatre *regidores*, autant de députés des communes, deux *alcaldes*, et un *alguazil mayor*. Le palais ducal est situé sur le bord d'un profond ravin, et porte les marques de l'antiquité la plus reculée. Il fut conquis sur les Maures en 1363, par Pierre, surnommé *le Cruel*.

En quittant Elche, on traverse des plantations d'oliviers très-considérables, entremêlées de caroubiers (*algarrobos*)¹; alors la vue s'étend : on a la mer à droite environ à une lieue de distance; à gauche, les montagnes éloignées disparaissent et se perdent à l'horizon, tandis qu'à quatre lieues en avant de soi, on domine le fort élevé d'Alicante.

En approchant de la ville, le pays devient sauvage et inégal; mais lorsqu'on est des-

¹ *Ceratonia siliqua*. L.